

Les Liaisons dangereuses (1782) Choderlos de Laclos

Introduction :

Publié en 1782, Les liaisons dangereuses constituent l'un des romans épistolaires les plus connus. Le roman met en scène les intrigues de deux libertins, le vicomte de Valmont et la marquise de Merteuil : la lettre 4 est ici une réponse de Valmont à la marquise de Merteuil qui lui demandait de séduire une jeune fille tout juste sortie du couvent, Cécile Volanges, afin de l'aider à se venger du futur mari de celle-ci. Valmont refuse cette « mission » en évoquant d'autres projets. Fondatrice dans le roman, dans quelle mesure cette lettre révèle-t-elle les enjeux essentiels du roman?

I La revendication du libertinage : la conquête

Définition du terme : petit Robert "Libertin"

- 1525 : qui ne suit pas les lois de la religion, soit pour la croyance, soit pour la pratique.(impie, incrédule, irréligieux).
- 1625 : qui s'adonne sans retenue aux plaisirs charnels, avec un certain raffinement. (dévergondé, dissolu, débauché).

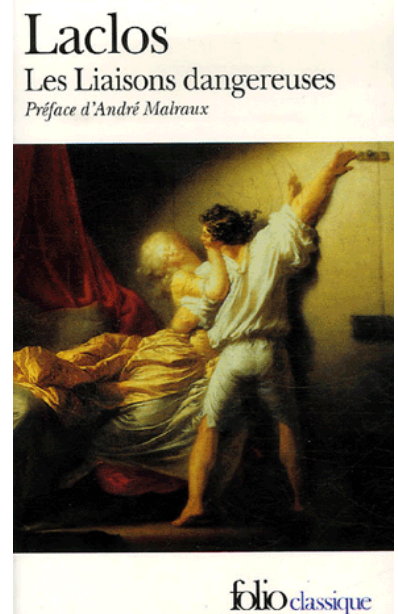
Ce qui constitue l'essentiel du libertinage pour Valmont demeure la conquête, qu'il envisage comme un rapport de forces qui doit le voir triompher. S'il refuse de séduire Cécile, c'est, dit-il parce que l'entreprise est trop facile :

- « **de séduire une jeune fille qui n'a rien vu, qui ne connaît rien** » : la qualité de « jeune fille » (= ignorance et innocence) est ici redoublée par les deux propositions relatives qui répètent la même négation « **ne rien** ».

Le passage du conditionnel « **me serait livrée** » au futur « **un premier hommage ne manquera pas d'enivrer et que la curiosité mènera peut-être plus vite** » montre à quel point Valmont considère cette conquête comme assurée et rapide : être le premier suffit à réussir, d'autant qu'il n'hésite pas à mettre en avant la « curiosité » sexuelle de la jeune fille, plus efficace peut-être qu'un quelconque sentiment. L'emploi du terme "**livrée**" qui suggère la conclusion brutale « **Vingt autres peuvent y réussir comme moi** », avec la désinvolture de l'hyperbole « **vingt autres** » est à la fois extraordinairement orgueilleuse pour lui, et méprisante pour Cécile.



Fragonard, la lettre d'amour, 1775



En revanche, la séduction de Mme de Tourvel est présentée comme un exploit, comme le montre l'emploi du superlatif dès la deuxième phrase : « **le plus grand projet** ». Pour Valmont, à l'instar de Don Juan la conquête amoureuse se confond avec la conquête militaire : « **un conquérant** » (2), « **sans défense** » (3), « **succès** »(5), « **gloire** » (6), « **ma couronne** » (6), « **laurier** » (7), « **honorer mon triomphe**" (7), « **attaquer** » (11), « **ennemi** »(11). Le chiasme des lignes 6 et 7 met bien en évidence cette importance du rapport de force qui s'établit : « **gloire...plaisir...myrte...laurier** » : l'essentiel est de dominer l'autre, de le soumettre à soi.

Mme de Tourvel est ainsi caractérisée non comme une personne, mais comme une sorte de place forte difficile à assiéger : « **Ce que j'attaque** » (formulation qui convient pour un objet), « **le but où je prétends atteindre** ». La citation de La Fontaine continue dans l'ambiguïté personne/ objet (« **l'obtenir** »).



Valmont dictant à Cécile une lettre pour Danceny

II Le cynisme du libertin

Autre caractéristique du libertin, telle que Valmont cherche ici à se montrer.

Cynisme : définition

« Qui exprime ouvertement et sans ménagement des sentiments des opinions, des sentiments qui choquent le sentiment moral ou les idées reçues, souvent avec une intention de provocation. »

Ce cynisme va plus particulièrement s'attaquer à deux cibles :

1) La religion

La présidente de Tourvel est présentée avant tout par sa « **dévotion** » (10). Cette attitude est systématiquement dévalorisée par Valmont, qui n'y voit que tristesse et ennui : « **ses principes austères** » conduisent la présidente à une vie totalement vouée à la religion, mais infiniment terne : « **une messe chaque jour** » (17), « **quelques visites aux pauvres** » (pratique de la charité, l'un des devoirs du chrétien), « **des prières sur matin et du soir** », « **de pieux entretiens avec ma vieille tante** » (18), Valmont oppose tout cela aux « **distractions...de plus efficaces** » (19) qu'il se propose de lui préparer (distraindre= détourner ; il s'agit bien de détourner la présidente de la religion. Valmont joue ici un rôle diabolique). Dans cette volonté de se moquer, Valmont n'épargne pas non plus son « **éternelle tante** » (22) dont il évoque « **ses prières** » et « **sa messe** » (L'utilisation du possessif traduit la moquerie).

Ce cynisme conduit également Valmont à une utilisation très ironique du vocabulaire religieux : ainsi il évoque « **son bon ange** » (24), mentionne « **la divinité que j'y adore** » (25)(Mme de Tourvel en l'occurrence). Cette ironie va jusqu'à impliquer la marquise : « **vous serez saisie d'un saint respect** » (8), « **je m'y prosterne** » (32), autant d'expressions qui se veulent sacrilèges, puisqu'elles utilisent des termes religieux pour évoquer des réalités extrêmement immorales.

2) L'amour

Autre cible du libertin, d'abord bien sûr, « **l'amour conjugal** » (10), autre caractéristique de la présidente de Tourvel : Valmont ironise sur la séparation temporaire des deux époux qu'il présente en fait comme si le Président était mort : « **son inconsolable moitié** », « **cet affligeant veuvage** » (16).

Mais au delà, aussi, le sentiment amoureux lui-même est évidemment déprécié : « **le ridicule d'en être amoureux** » (29). L'interrogation oratoire de la ligne 29 montre que, pour Valmont les sentiments n'existent pas réellement, que tout n'est qu'affaire de désir. Ce terme est ainsi utilisé trois fois : « **je désire vivement** » (26), « **l'ardeur du désir** » (27), « **un désir contrarié** » (29)

Cette conception l'amène à une adresse solennelle à la jouissance (comme extinction du désir, et donc libération) : « **Ô délicieuse jouissance ! Je t'implore pour mon bonheur et surtout pour mon repos** ». (Là encore, l'aspect sacrilège se manifeste avec l'utilisation du vocabulaire religieux : **ô, implorer**. On retrouve exactement ce même procédé avec « **Je m'y prosterne** » (32) adressé à Mme de Merteuil, parce que « femme facile »).

De son cas personnel, Valmont aboutit à une généralité (passage à la première personne du pluriel, emploi d'une exclamative), là encore très cynique : « **Que nous sommes heureux que les femmes se défendent si mal ; nous ne serions auprès d'elles que de timides esclaves** » (29). Il s'agit bien de se moquer du sentiment, toujours envisagé comme un rapport de soumission à l'autre (métaphore de « l'esclave »).

Dans cette entreprise critique de l'amour, on peut également noter l'utilisation pervertie du terme de « **cœur** », soit que Valmont l'attribue à Mme de Merteuil : « **vous direz avec enthousiasme : voilà l'homme selon mon cœur** » (9), soit qu'il évoque lui-même « **les secrets de mon cœur** » (1). La première expression est aussi le détournement d'une formule biblique (Parole de Dieu au sujet de David). Ce terme de "**cœur**" toujours employé dès lors qu'il est question des relations entre les deux libertins conduit à s'interroger sur leurs liens, et sur la sincérité même de la lettre.



III La sincérité de la lettre

1) Le ton de la confiance

Mme de Merteuil dans le film de Stephen Frears (1988)

En apparence, la lettre s'inscrit dans une tonalité orale, qui se rapproche de la confiance intime : « **Ne vous fâchez pas et écoutez-moi** » (impératifs directement adressés à Mme de Merteuil, choix du verbe écouter), « **Que me proposez vous ?** » (2) (Question directe). De fait Valmont multiplie les hyperboles « **tous les secrets de mon cœur** » (1), « **vous confier le plus grand projet qu'un conquérant ait jamais pu former** » (2), preuves apparentes de la confiance qu'il affirme avoir en Mme de Merteuil. Il n'hésite pas non plus à l'appeler par deux fois « **ma belle amie** », montre qu'il connaît son caractère dominateur (« **Ne vous fâchez pas** » ; « **je m'y prosterne pour obtenir mon pardon** »). Il fait également appel à leur complicité ancienne : « **Vous savez si je désire vivement, si je dévore les obstacles** » (ce qui est manifestement une allusion à leur liaison passée). Tout semble donc suggérer la sincérité complice de deux libertins.



2) La nécessité du témoin : une sincérité douteuse

Cependant le libertin a besoin d'être reconnu comme tel, et cette reconnaissance ne peut lui venir que de celle qui est au courant de ses projets, des obstacles qu'il rencontre et des ruses qu'il met en œuvre pour parvenir à ses fins. Valmont a donc besoin de Mme de Merteuil comme témoin : « **Vous même, ma belle amie, vous serez saisie d'un sain respect, et vous direz avec enthousiasme : voilà l'homme selon mon cœur** » : cette affirmation au futur clôt le premier paragraphe, l'aboutissement de la conquête n'est donc pas

la possession de la femme conquise (« **le plaisir** » ; « **le myrte** »), mais bien plus l'admiration de Mme de Merteuil (voire plus : « selon mon cœur », « l'homme »).

A partir de là, Valmont multiplie les deuxièmes personnes comme prise à témoins : « **Vous connaissez** » (10), « **vous saurez donc** » (15), « **vous m'imaginez pas** » (23), « **ce que vous ignorez** » (27).

Et pour la convaincre déjà, il multiplie là encore les procédés : « **Voilà ce que j'attaque ; voilà l'ennemi digne de moi ; voilà le but où je prétends atteindre** » (rythme ternaire ; anaphores), « **Insensé !** » (20), « **Comme on me punirait en me forçant de retourner à Paris !** » (21)(exclamatives qui jouent un rôle d'hyperboles).

Il n'y a donc plus égalité et complicité entre les deux personnages : Valmont dépend de la marquise pour se voir reconnu son statut de libertin et même s'il essaie d'affirmer sa supériorité c'est bien Mme de Merteuil qui est en position dominante de ce point de vue.

3) Le rapport de force

Derrière l'apparente sincérité de la lettre, c'est donc bien un rapport de forces qui s'instaure, et la violence est aussi manifeste : Valmont dénigre le projet de la marquise d'une façon brutale : la proposition interrogative « **Que me proposez-vous** » est suivie d'une seule longue phrase, qui en quatre propositions relatives dont le rythme est croissant, balaye la machination de Mme de Merteuil. Que penser également de la manière dont il la traite de femme facile ? L'adverbe « **naturellement** » (32) relève tout de même de la plus extrême grossièreté.

Enfin, l'obsession qu'il avoue pour Mme de Tourvel « **Je n'ai plus qu'une idée ; j'y pense le jour, et j'y rêve la nuit** » (28), et le risque avoué de tomber « amoureux » ne peuvent qu'indisposer l'orgueil d'une ancienne maîtresse. Quant à savoir s'il s'agit de naïveté ou d'une volonté délibérée de faire souffrir, on ne peut le dire. En revanche l'utilisation du « on » dans l'exclamative « **Combien on me punirait en me forçant de retourner à Paris !** » renvoie clairement à Mme de Merteuil, et sonne comme un reproche dissimulé.

Conclusion



Choderlos de Laclos



Une lettre passionnante parce qu'on y lit déjà toutes les ambiguïtés du roman : aveux sincères et mensonges se mêlent constamment, et il est parfois difficile de les séparer clairement. Par ailleurs cette lettre propose une image du libertinage non comme recherche effrénée des plaisirs, mais comme volonté de puissance et de domination sur autrui. Le libertin s'inscrit dans la lignée provocatrice de Don Juan.

Texte complémentaire: Molière
Dom Juan, acte I, scène 2. (1665)



Costume pour le rôle de Don Juan (Gravure XIXème siècle)

DOM JUAN.- Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse, à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux: non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules, toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première, ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout, où je la trouve ; et je cède facilement à cette douce violence, dont elle nous entraîne ; j'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle, n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages, et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes après tout, ont des charmes

inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire par cent hommages le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait ; à combattre par des transports, par des larmes, et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme, qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules, dont elle se fait un honneur, et la mener doucement, où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire, ni rien à souhaiter, tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour; si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux, que de triumpher de la résistance d'une belle personne ; et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs, je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

Alexandre Evariste Fragonard, (1780-1850), fils de Jean Honoré Fragonard
Don Juan et la statue du commandeur.

